

## Recherches sociographiques



Gérald J. BRAULT, *The French-Canadian Heritage in New England*

Stewart Doty

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056318ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056318ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Doty, S. (1987). Review of [Gérald J. BRAULT, *The French-Canadian Heritage in New England*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 480–482.  
<https://doi.org/10.7202/056318ar>

Gérald J. BRAULT, *The French-Canadian Heritage in New England*, Hanover (N.H.), Kingston et Montréal, University Press of New England / McGill-Queen's University Press, 1986, xii + 282p.

« Puisque tes parents sont tous deux d'origine québécoise, pourquoi t'ont-ils appelée Eileen ? », ai-je demandé un jour à l'une de mes étudiantes. « Parce que ma mère ne voulait pas que je porte un nom français. » Ce n'était là qu'une façon parmi tant d'autres, pour ces gens de la diaspora québécoise, de devenir encore plus « Américains ». Le livre de Gérald J. Brault fournira l'occasion à toutes les Eileen et à leur mère de mieux apprécier leur héritage québécois et franco-américain. Il permettra aussi aux Québécois de réaliser plus clairement, si nécessaire, combien peu québécois sont devenus les Franco-Américains au fil des années.

Au premier de ses cinq chapitres, Brault parcourt « les racines de la culture franco-américaine ». Il veut les retracer avant tout dans ce Québec du XIX<sup>e</sup> siècle des *Jean Rivard* et des *Maria Chapdelaine*, plutôt que dans celui des *Trente arpents* de Ringuet. Six des quarante-deux illustrations du volume sont des dessins idylliques d'Edmond J. Massicotte. Voilà comment Brault perçoit la « culture traditionnelle canadienne-française au tournant du siècle » : une culture rurale, où la vie quotidienne évolue autour de la paroisse, du village, de la ferme et de la famille. C'est le Québec de la tuque et du droquet, de la drave (mais pas du moulin à scie et encore moins de la fabrique), des tourtières et de la croix du chemin. Car c'est aussi un Québec très croyant, où la foi donne signification aux travaux et aux jours et aide à surmonter bien des adversités. Aussi Brault entraîne-t-il le lecteur d'un bout à l'autre du calendrier religieux, reconstituant avec beaucoup de sensibilité les moindres étapes de la vie sous cette culture rurale.

Cette image n'est peut-être pas un reflet adéquat du Québec de 1900 et les lecteurs québécois n'endosseront pas tous cette version de leur passé, mais la perspective de Brault n'en reflète pas moins la mémoire collective de la plupart des Franco-Américains de cette génération. Les travaux érudits, particulièrement sur le folklore, confirment l'auteur dans ses souvenirs d'enfance, alors qu'il visitait son village natal de la vallée du Richelieu dans les années 1930 ; aussi s'étonne-t-il plus loin de la modernité de ce village. Pour les Franco-Américains d'aujourd'hui, l'idée d'un Québec inchangé depuis 1930 rend d'autant plus difficile à comprendre comment leurs maisons et leurs usines peuvent être alimentées en énergie par quelque chose qui s'appelle Hydro-Québec.

Les deuxième et troisième chapitres décrivent « la période d'immigration, 1865-1820 » et « la période intermédiaire, 1920-1960 ». Le compte rendu de cette immigration, particulièrement utile et à jour, relate bien l'attrait d'un emploi dans les filatures des « États » pour tous ces Québécois du XIX<sup>e</sup> siècle, en quête d'une issue aux difficultés économiques de leur patrie. Il dépeint leur nouveau lieu de travail et l'établissement de ces « Petits Canada » dotés de leurs paroisses nationales, leurs journaux, leurs écoles et leurs institutions de charité. Il éclaire bien le conflit avec la hiérarchie de l'Église irlandaise américaine quant au maintien des pratiques religieuses québécoises. Le troisième chapitre aurait pu être coiffé d'un titre plus révélateur, comme « les pressions à l'assimilation ». Le plat de résistance ici concerne l'affaire de *La Sentinelle*, dans les années 1920, à Woonsocket, Rhode Island, sur le maintien des écoles paroissiales de langue française. C'est au cours de cette lutte que la communauté franco-américaine se scinda en deux

camps, au moment où s'annonçait la Grande dépression, avec les effets que l'on sait sur cette même industrie textile qui avait d'abord attiré les Québécois en Nouvelle-Angleterre.

S'il existe une faiblesse dans ces chapitres, c'est le refus de l'auteur à sonder son sujet et à l'analyser en profondeur. « Ce que je présente dans cet ouvrage est surtout descriptif », écrit-il en avant-propos. « Je préfère laisser les faits parler par eux-mêmes » — ce qu'ils font rarement. On ne peut rien reprocher au récit, mais comme il accorde autant d'importance aux lieux communs qu'aux questions vraiment dignes d'intérêt, il n'en dit pas assez non plus. Par exemple, Brault est fasciné, tout comme ses prédécesseurs, par le nombre de vétérans franco-américains de la Guerre civile, comme s'il s'agissait là d'un révélateur de patriotisme. (Il aurait été plus utile de faire le compte des noms francophones sur le monument de la guerre du Vietnam, à Washington, et de comparer avec les autres groupes ethniques américains.) Une section sur les « désastres des débuts », des incendies depuis longtemps oubliés, prend autant d'espace que celle sur les « classes sociales ». À l'exemple d'autres auteurs, Brault nous donne sa liste de célébrités franco-américaines, dont il nous fait au moins grâce d'exclure le général Curtis Lemay, qui aurait bien voulu bombarder jusqu'à l'âge de pierre le peuple vietnamien. Il aurait mieux valu faire plus qu'une simple mention de chefs de file aussi importants qu'Adolphe Robert, président de l'Association canado-américaine pendant vingt ans, Élie Vézina, longtemps à la tête de la Société Saint-Jean-Baptiste, Wilfrid Beaulieu, rédacteur en chef du *Travailleur*, et William E. Aubuchon, fondateur d'un empire commercial de quincaillerie en Nouvelle-Angleterre.

Toute cette matière aurait été mieux construite si Brault avait suivi le modèle de son superbe chapitre « pages d'une histoire de famille », où il retrace avec grande maîtrise la saga de ses ancêtres depuis les premiers colons de Port-Royal et de Grand-Pré jusqu'à son époque. Leurs aspirations et leurs espoirs, leurs luttes et leurs épreuves, leurs victoires et leurs défaites ne manquent pas de nous faire partager, en microcosme, l'expérience de la majorité des Franco-Américains. Le premier Brault franco-américain fut de ceux qui subirent le Grand Dérangement vers le Massachusetts en 1755. Quand on leur donna l'occasion de retourner au Canada, en 1766, un seul Acadien demeura dans cette colonie. Les Brault s'installèrent à L'Acadie, au Québec, où plusieurs générations cultivèrent la terre et élevèrent une famille de huit à dix enfants. L'arrière-grand-père de Brault se dirigea vers le Connecticut, au cours des années 1870, pour y rejoindre ses filles, qui avaient trouvé du travail dans une fabrique de tapis. Toutefois, son grand-père demeura au Québec, à Lacolle, où il œuvra comme cordonnier dans la vallée du Richelieu. Comme tant d'autres immigrants, le père de l'auteur ne devint Franco-Américain qu'après quelques tâtonnements. En compagnie de son frère, il tenta d'abord sa chance à Manchester, au New Hampshire, pour ensuite retourner à Lacolle et enfin rejoindre ses oncles du Connecticut à Chicopee, au Massachusetts. En dépit d'une instruction assez rudimentaire, il se lança en affaires et y réussit, avec une compagnie d'assurances répondant en français aux besoins d'une clientèle franco-américaine. Né en 1929, l'auteur grandit dans le Petit Canada de Chicopee, au sein d'une famille qui vénérât profondément le frère André et qui visitait fréquemment Lacolle et Montréal. Avant d'entreprendre son doctorat à l'Université de Pennsylvanie, il fréquenta le Collège de l'Assomption, premier collège classique franco-américain, et l'Université Laval. Son épouse était aussi issue d'un milieu franco-américain privilégié, mais moins francophone.

En devenant professeur de français, l'auteur a pu garder ses racines francophones et franco-américaines. La majorité des autres membres de sa famille semblent s'être assimilés au *melting pot* et s'être même dispersés à travers le continent. Nombre de Franco-Américains, dont les parents ou grands-parents furent plus vulnérables au déclin des industries du textile et de la chaussure de la Nouvelle-Angleterre, n'auront sans doute pas eu une histoire de famille à dénouement aussi heureux que celle de l'auteur. Celui-ci peut conclure avec un chapitre éloquent sur « les Franco-Américains aujourd'hui » grâce à son rang d'universitaire franco-américain renommé. Il ne lui est guère difficile de consacrer plusieurs pages aux similitudes et différences de langue entre les francophones du Québec, de la France et de la Nouvelle-Angleterre. Il donne également un excellent résumé de la littérature franco-américaine d'hier et d'aujourd'hui. Le résultat est moins heureux lorsqu'il traite de sujets aussi capitaux que « les caractéristiques sociales et économiques » des milieux franco-américains, leur « politique », leurs « idéologies », la « perception qu'ont les autres des Franco-Américains » et « les études scientifiques sur les attitudes et valeurs franco-américaines ». Il nous offre un survol méthodique, encore que fort bref, de cette littérature, mais n'en tire aucune conclusion précise. On se demande encore, en fermant le livre, pourquoi, par exemple, les Franco-Américains n'ont-ils eu qu'un succès mitigé en politique. L'auteur termine ce survol de l'époque contemporaine par une discussion approfondie des « manifestations de renouveau culturel en Franco-Américanie », où il fait mention des principaux responsables de ce phénomène, tels Claire Quintal, du Collège de l'Assomption, Éloïse Brière, de l'Université de l'État de New York à Albany, Yvon Labbé, de l'Université du Maine, et Paul Paré, de l'ActFANE.

Gérard J. Brault vient de réaliser la première étude majeure de cette génération sur les Franco-Américains. L'ouvrage s'impose pour quiconque, Québécois ou Américain, travaille dans le domaine, car plusieurs nouvelles avenues de recherche y sont suggérées. Plus important encore, peut-être : si jamais elles lisent ce livre, Eileen et sa mère se sentiront réconciliées avec leurs racines québécoises et franco-américaines.

Stewart DOTY

*Department of History,  
University of Maine.*

Stanley Brice FROST, *McGill University. For the Advancement of Learning, II. 1895-1971*, Kingston et Montréal, McGill/Queen's University Press, 1984, 493p.

Il n'est jamais facile d'écrire l'histoire d'une institution ou d'une organisation particulière, surtout lorsqu'on a été soi-même associé à son développement : l'histoire se fait apologie, elle devient « défense et illustration ». Professeur à l'Université McGill depuis 1956, doyen et vice-principal, Stanley B. Frost est conscient de cette difficulté : fier du « passé remarquable » et de la « richesse actuelle » de son institution, qu'il qualifie de « *a major western university* », il reconnaît que son étude traduit le « point de vue d'un homme » et qu'elle ne se veut être « *neither authoritative nor definitive* » (p. xx).